

Septembre 2013, quelque part dans l'ouest du Pakistan, Arthur Frayer-Laleix, reporter, s'immerge dans le « cinquième monde », celui de l'immigration clandestine, cette contre-société avec ses boulots au noir, ses marchands de sommeil... Il entre en contact avec un passeur

« Les gros, je ne les envoie pas en Europe. Ils me font perdre de l'argent »

Avec *Dans la peau d'un migrant*, le journaliste Arthur Frayer-Laleix a suivi les filières de migrants du Pakistan à Calais. Il y décrit ce qu'il appelle un « cinquième monde », à la rencontre d'hommes et de femmes qui vivent une errance parfois de plusieurs années. Pour les besoins de cette immersion, il s'est à plusieurs reprises fait passer pour un candidat au voyage en Europe, afin d'entrer en contact avec les passeurs. Il sera ainsi interpellé en Bulgarie par des policiers qui le battraient avant de le reconduire à la frontière turque dans le coffre de leur voiture. Le voyage commence à Peshawar, une zone de guerre au nord du Pakistan. Il entre en contact avec monsieur Amine, un Afghan qui a été formé dans l'ex-URSS et a combattu avec les troupes soviétiques.

en lettres cyrilliques brillantes « Mouvement communiste international ». À côté, il pose une photographie : on l'y voit en tenue d'officier militaire, martial, le regard fixe sous sa casquette de soldat afghan. « C'est moi quand j'étais jeune ! Bon, maintenant, vas-y avec tes questions. Mais attention, tu ne dois surtout pas mentionner mon nom ! »

— D'accord, Amine. Cela fait combien de temps que tu fais passer des gens en Europe ? — Machinalement, il saisit le chapelet et se met à faire défiler les billes de nacre entre ses doigts. « J'ai démarré à la fin des années 1970. Quand les moudjahidines et les Russes ont commencé à se battre, les gens se sont mis à vouloir quitter le pays. Ils ne connaissaient rien et ils avaient besoin de quelqu'un qui organise leur trajet. Moi, j'avais voyagé et vu le monde. » Dans sa caserne lettonne, Amine avait côtoyé des Africains et des Européens — un aperçu du vaste monde, saupoudré de lectures marxistes et arrosé de vodka. En tout cas, contrairement à beaucoup d'autres, il savait ce qu'il y avait derrière les hautes montagnes afghanes. « J'ai commencé à envoyer des gens, mais uniquement des Afghans. »

Monsieur Amine rencontre toujours physiquement ses clients : « C'est la base. » Il se rend chez eux pour partager un thé dans leur *hujra*, ou bien leur donne rendez-vous dans les environs de Peshawar — « un lieu reculé, c'est mieux ». Ce premier face-à-face est motivé par une raison toute simple : « C'est très important de savoir à quoi ils ressemblent. La première chose que je regarde, c'est s'ils ne sont pas gros. Les gros, je ne les envoie pas en Europe. Un gros, il ne peut pas marcher longtemps, il est lent, il consomme beaucoup d'eau et mange énormément. C'est très difficile de le dissimuler dans une cache à l'arrière d'un camion ou dans le faux fond d'un bus. Il te fait prendre des risques et perdre de l'argent. » Tout cela est proféré du ton neutre et détaché d'un expert en assurances. Pour monsieur Amine, le poids du client est une donnée technique.

Le traficant envoie aussi des familles au complet : enfants, parents, et même au-delà. Son record : six personnes d'un coup. Par la route jusqu'en Europe, cela coûte 7 000 dollars américains par voyageur. Monsieur Amine a du cœur : c'est moitié prix pour les moins de 8 ans. Normal, les enfants sont l'inverse des gros, on peut en loger deux dans le même espace.

Jusqu'en Grèce, dix intermédiaires travaillent avec lui, au Pakistan, en Iran et en Turquie. A chacun, il reverse un pourcentage de la somme initiale. Il ne me révèle pas le détail de cette redistribution, mais m'apprend qu'il touche au moins la moitié de cette somme, soit 3 500 dollars. Le front de monsieur Amine est barré d'une ride profonde. Tout en continuant à faire rouler les billes du chapelet, il réfléchit à la juste dose d'informations qu'il peut me livrer et à ce qu'il doit garder secret.

« Amine, comment font les gens qui veulent partir pour te trouver ? »

— Comment tu m'as trouvé, toi ? ricane-t-il. Ceux qui veulent partir me trouvent toujours... La plupart des gens qui partent sont assez éduqués. Souvent, les très pauvres ne sont pas au courant du système pour aller en Europe. »

Les candidats suffisamment riches partent en avion. C'est la grande majorité. « Ils partent avec deux passeports : le leur et un deuxième que je leur vends 3 000 ou 4 000 dollars. » Le deuxième est un passeport volé dont on a changé la photographie d'identité. L'intervention des documents de voyage se fait généralement à l'aéroport international de Dubaï, le plus important du monde en termes de volume de passagers — 70 millions de personnes chaque année, soit l'équivalent de la population française. Là, les clients jet-

tent leur vrai passeport dans les toilettes et continuent leur trajet avec le passeport volé. Désormais, ils voyagent sous un faux nom.

Monsieur Amine se désespère : « Aujourd'hui, c'est devenu très compliqué de falsifier les passeports, avec l'informatique et tout. Fais voir le tien... » Je lui tends mon passeport. Il l'incline dans tous les sens pour examiner à la lumière du néon la surbrillance des autocollants placés sur ma photo. « Tu vois, c'est ça qui est impossible à reproduire. » Pour un passeport pakistanais, cela reste faisable ; mais remplacer la photo sur un passeport français, allemand ou anglais est devenu hors de portée.

Soudain, le néon s'éteint, et les ventilateurs avec. Une coupure d'électricité de plus. Amine se lève pour aller ouvrir la porte et faire entrer un peu d'air dans la pièce. Sitôt qu'il s'est rassis, je reprends : « Combien de personnes as-tu expédiées en Europe cette année ? » Il plante ses yeux dans les miens, deux billes jaunes qui se sont allumées dans la semi-obscurité de la boutique. Ses doigts cessent de triturer le chapelet. Par la porte ouverte, on entend le brouhaha de la rue et le murmure d'une conversation dans le couloir. Il réfléchit à la façon dont il doit me répondre. Me mentir ? Me dire toute la vérité ? Ou une partie seulement ?

En 2012, me dit-il, il a fait partir deux personnes de sa propre famille par la route. Elles ont été arrêtées et renvoyées en Afghanistan, d'où elles ont fait une seconde tentative. Aujourd'hui, elles se trouvent en Europe, l'une en Autriche, l'autre en Roumanie. En 2013, au compte-gouttes tout au long de l'année, il a envoyé huit personnes jusqu'en Grèce via l'Iran et la Turquie, toujours par la route. Des Tadjiks et des Pachouns, tous originaires d'Afghanistan. La plupart étaient installés au Pakistan avec un statut de réfugié ou un faux passeport pakistanais. Des hommes uniquement. « Les femmes et les vieillards sont comme les gros, ils sont faibles et ne peuvent pas marcher longtemps. » Il vient aussi d'envoyer six hommes par avion en Allemagne. Ils sont encore en route et il n'a pas la moindre nouvelle depuis plusieurs jours. Ils doivent lui téléphoner sitôt qu'ils seront arrivés à destination. Il est inquiet : tant qu'ils ne sont pas au bout de leur voyage, il n'est pas payé. Les 18 000 dollars payés par chaque personne sont pour l'instant bloqués chez un *sarrif* de Peshawar, qui prend une commission sur l'opération.

Me dit-il la vérité ? Le nombre de ses clients est invérifiable : c'est la nature même de ce genre de business. Il me paraît bien faible comparé aux chiffres de certains passeurs jugés en France. Je sens qu'Amine hésite un peu avant de poursuivre. Il me raconte qu'un jour un bateau transportant une centaine de migrants a chaviré entre la Grèce et l'Italie. Trois de ses clients qui se trouvaient à bord sont tombés à l'eau, l'un d'entre eux a été blessé. L'accident a fait trois morts. Je le provoque : « Amine, n'es-tu pas un peu responsable de la mort de ces gens ? » Les yeux jaunes se rallument immédiatement. Sa réponse est cassante : « Ils sont au courant des dangers de la route. On leur a dit. Après, ils font ce qu'ils veulent. »

Un silence épais s'abat sur le magasin, seulement rompu par le bourdonnement d'une mouche. Monsieur Amine va me mettre à la porte, j'en suis sûr. Son regard reste vissé au mien. Et puis, d'un coup, tout se délite dans son visage, ses traits, le circonflexe de sa moustache, le carré de sa mâchoire, l'arrondi de ses sourcils. Il dit tout bas, comme s'il se parlait à lui-même : « C'est vrai qu'ils n'ont pas beaucoup le choix. » Ses yeux ont perdu leur éclat jaune. Maintenant, ils sont pâles et regardent dans la vague. Cela ne dure qu'une poignée de secondes, un truc de rien du

tout qui passe sur son visage, comme si son âme se mettait à nu.

Très vite, il retrouve son aplomb habituel. Le masque reprend forme. Pour se justifier, il se lance dans un discours virulent et désordonné sur les déséquilibres Nord/Sud, ces « fils de pute d'impérialistes américains » et la misère afghane : « L'Asie et l'Europe sont aussi différentes que le ciel et la terre. Qu'est-ce que tu crois ? Vous, vous pouvez choisir — ce que vous voulez manger, votre travail, votre maison... Nous, non ! Avec 100 euros en Europe, une famille de cinq personnes fait trois repas. Ici, ça fait 14 000 roupies, la même famille peut vivre pendant quinze jours. Et puis, chez nous, les hommes politiques ne sont pas éduqués. Donne un crayon à un membre du Parlement afghan, il ne saura même pas écrire son nom. Ce sont des imbéciles. Ils ne savent même pas à quoi sert le Parlement ! »

Le flot de paroles se tarit. Voyant qu'il se détend un peu, je me lance : « Amine, est-ce qu'on pourrait s'arranger pour que je rencontre certains de tes clients qui voudraient partir ? » Suis-je à ce point naïf pour demander ce genre de chose ? semblent dire ses yeux. Est-ce que le marchand d'armes dévoile l'endroit où il dissimule ses canons ? Amine sourit, narquois et compatissant, loup et agneau à la fois. C'est impossible, cela ne se fait pas comme ça, c'est extrêmement compliqué et très risqué, il n'est pas le seul dans la chaîne de décision, il faut que je comprenne ça... Le tout dit d'un ton ferme et entrecoupé de petits rires.

Il reprend de m'expliquer plus en détail. Les policiers de l'aéroport d'Islamabad avec qui il « collaborait » viennent de se faire virer. Voilà qui crée de sérieuses complications pour lui. « Ça ralentit beaucoup l'activité, parce qu'il faut trouver des gens prêts à travailler avec moi et les autres, les remettre en place... »

Soudain, la petite lumière se rallume dans ses yeux : « Toi aussi, tu pourrais peut-être m'aider... » Il s'interrompt pour ménager son effet. « Mon fils, le plus jeune, je veux le faire passer en Angleterre. Il a 18 ans. Mon aîné est déjà là-bas, je l'ai envoyé il y a quelques années. Tu crois que mes fils vont trouver du travail s'ils restent au Pakistan ? Jamais de la vie ! Je peux l'envoyer jusqu'en France, mais après il est bloqué. Tu peux faire quelque chose pour moi ? »

Voilà les rôles inversés : le traficant me demande de faire passer son gamin de l'autre côté de la Manche. Je lui fais la même réponse que lui quelques jours auparavant : « Je vais y réfléchir... » ■



Dans la peau d'un migrant d'Arthur Frayer-Laleix

Fayard, 280 p., 18 €

“

Peu de temps après notre dernière rencontre, monsieur Amine a réapparu dans la boutique de tapis en me disant qu'il acceptait de me parler. Nous nous sommes donné rendez-vous dans son échoppe. Derrière la vitrine du magasin, je distingue une forme blanche immobile étendue sur le sol en dessous des deux gros ventilateurs qui tournoient au plafond. Monsieur Amine regarde la télévision, les mains croisées derrière la tête : un vrai pacha. Je toque au carreau et il me fait signe d'entrer. Réajustant son chapeau mou, il se glisse derrière son bureau jonché de crayons et de bibelots en porcelaine qui prennent la poussière. Sous le néon qui grésille, l'aperçoit des dizaines de tapis empilés les uns sur les autres, du lierre en plastique grimpaient le long d'une colonnade, et, dans un coin, un petit coffre-fort en métal recouvert d'un napperon en dentelle. Monsieur Amine a revêtu une élégante tenue blanche qui se marie bien avec sa moustache grise taillée en accent circonflexe. On murmure qu'il ne croirait pas en Allah, mais un long chapelet de

« AMINE, COMMENT FONT LES GENS QUI VEULENT PARTIR POUR TE TROUVER ? — COMMENT TU M'AS TROUVÉ, TOI ? RICANE-T-IL. CEUX QUI VEULENT PARTIR ME TROUVENT TOUJOURS... »

prière à boules nacrées repose à côté des stylos. Je lui ai rapporté une bouteille de whisky écossais achetée à l'aéroport d'Istanbul, du Ballantine's, l'une de ses marques favorites, à ce qu'il m'a dit. Il me remercie chaleureusement. La bouteille a un bouchon métallique, et non en plastique, comme sur les flasques pakistanaises contrefaites. L'autre jour, Said m'a fait tout un exposé sur les bouchons en métal, preuve indubitable qu'il ne s'agit pas d'alcool frelaté. Avant que nous commencions, monsieur Amine extirpe du coffre un livre à la couverture de cuir sur laquelle est inscrit

”